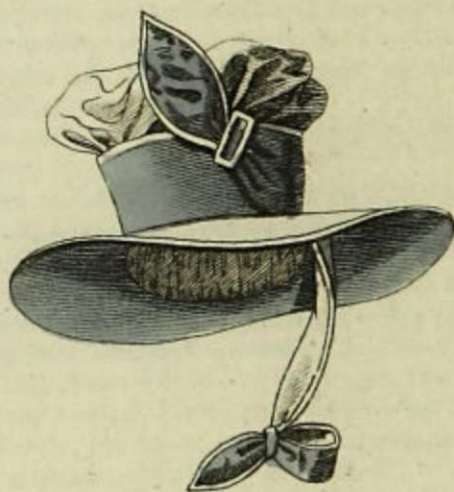


1



2



3



Petit Courrier des Dames

Rue Meslée N^o 25.

1. Chapeau de paille cousue gaufré orné d'une branche d'Oranger.

2. Chapeau de gros de Naples.

3. Bonnet de Crêpe lisse orné de rubans et de fleurs.



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N.º 25
Modes de Longchamp.

Robe de gros de Naples garnie de ruches en chicorée schall long en blonde de soie noire ,
Chapeau à l'ipsoë , du Magasin de M. Simon .

2583

(IV^e ANNÉE.)

N^o XXV.—TOME VI.

193

5 MAI 1824.



PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'Abonnement: pour trois mois..... 9 fr.

pour six mois..... 18

pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.

1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue
St-Louis, N^o 46, au Marais, et rue de Richelieu, N^o 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq-St-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, Temple of Fancy, 34, Rathbone place

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

« Il est deux heures, et il n'est pas encore arrivé!...
Mais on sonne! Ah! c'est peut-être lui!... » Lui, fut toujours
un mot scabreux pour l'innocence d'une jeune femme, et
dans cette circonstance je ne pus que sourire à la naïveté
avec laquelle Églantine l'avait laissé échapper devant moi; à

peine m'avait-elle aperçue depuis un quart d'heure que j'étais dans la chambre ; mais elle me vit bien moins encore lorsque , renversant chaises , tabourets et tout ce qui se trouvait sur son passage , elle courut à la rencontre de ce *lui*, attendu avec une si vive impatience. Quelques années plus tôt la curiosité m'eût peut-être entraînée à découvrir un objet tant aimé ; mais à mon âge les illusions ont perdu leurs attraits, et l'on attend avec tranquillité s'avancer les événemens de la vie.

Cependant les pas précipités de la jeune fille m'annoncent son prompt retour ; les mots , charmant , délicieux , admirable , échappés avec exaltation , expriment le ravissement qu'elle éprouve ; mais pas un signe de bonheur , pas un mot n'est prononcé par ce *lui*, qui inspire tant de douces émotions. En vain j'attendais qu'un témoignage d'affection vînt répondre aux tendres exclamations d'Egline ; le plus profond silence seul l'entoure , et j'étais prêt à donner quelques soupirs à la pensée d'un sentiment si mal partagé , lorsque la jeune enthousiaste , entrant précipitamment , me dit , avec un accent plein de feu , le voilà !.... le voilà ! qu'en dites-vous ? n'est-il pas charmant ! divin !.... et je vis..... non pas un amant , non pas un ami , mais un chapeau bien gracieux , bien original , qui m'expliqua tout à coup ce qu'était ce fameux *lui*, que j'avais trouvé si indifférent , et qui m'apprit combien aussi le cœur de certaines femmes est susceptible de nombreuses émotions , puisqu'elles peuvent en repartir jusque sur les objets les plus futiles.

Revenu de mon premier étonnement il fallut pourtant bien me résigner à l'inspection du joli chapeau à l'*Ipsiboé*, admirer l'une après l'autre les trois aigrettes , noire , rouge et jaune ; observer les rubans nuancés en mêmes couleurs ; détailler scrupuleusement la disposition des coques qui ornaient le dessous du chapeau , et ce ne fut que lorsque cette importante occupation fut terminée qu'Egline , revêtant une robe en gros de Naples garnie de chicorées , me proposa d'aller nous promener aux Tuileries , ce que j'acceptai sans calculer si c'était dans l'intérêt de sa santé ou dans le désir de montrer ce chapeau à l'*Ipsiboé*, que ma jeune amie éprouvait si promptement le besoin de respirer le grand air. Quant à moi , voulant mettre à profit cette promenade impromptu , je m'armai de tout le recueillement d'un observateur , et cherchai sur les

toilettes tous les renseignemens qui pouvaient s'offrir à nos yeux.

On voit peu de redingotes sans une ou deux pèlerines ; sur une redingote d'organdie , ces pèlerines sont bordées d'une petite ruche en tulle ; sur celles en soie elles sont garnies de chicorées.

Les schalls en blonde noire reprennent la même faveur que l'été dernier ; les plus distingués se portent en écharpe.

Comme il paraît que cette année la mode aime la bizarrerie dans les chapeaux , nous n'avons pas été étonnés d'en voir quelques-uns en gros de Naples couleur solitaire , ayant le bord de la passe orné en coques de rubans couleur cerise.

Nous en avons aussi observé un en paille blanche , remarquable par sa coupe ; sur le fond de la tête était posée , un peu de côté , une petite paille unie , sans fond , semblable à celle que les Suissesses portent pour coiffure ; le milieu de cette paille était ouvert de façon à laisser paraître un très-gros nœud de ruban. Le tour de cette paille était bordé en liserés , et se repliait autour de la tête du chapeau ; ou , étant fixé par quatre endroits seulement , formait quatre espèces de cônes , d'où s'échappaient des fleurs de différentes espèces. Les rubans de ce chapeau étaient nuances bois et bleue , et la manière dont tous ces ornemens étaient disposés formait un ensemble non moins original qu'élégant.

Généralement tous les rubans se portent nuancés d'une ou de plusieurs couleurs.

LITTÉRATURE.

Il n'est peut-être point d'hommage plus touchant que celui que le talent accorde au talent. Deux jeunes poètes , dont la renommée illustre le génie , dont la postérité cou-

ronnera les vers, dont la supériorité ne connaît pas l'envie ; enfin MM. de Lamartine et Casimir Delavigne nous offrent le tableau du mérite honoré par le mérite même. Une épître de M. de Lamartine à M. Delavigne, en remerciement de la comédie de l'*École des Vieillards*, que ce dernier lui avait envoyée, vient encore de révéler jusqu'où s'étendent la richesse des pensées et les qualités précieuses de l'intéressant auteur des *Méditations*. Toujours abondant en figures poétiques, M. de Lamartine a semé cette dernière épître d'images fortes, entraînantes et gracieuses. Nous regrettons que l'espace ne nous permette que d'en extraire quelques vers :

Mais adieu ; de l'épître osant braver les lois,
Ma muse inattentive élève trop la voix.
D'un ton plus familier, d'une voix plus touchante
Je voulais te parler, et voilà que je chante.

Ainsi quand sur les bords du lac qui m'est sacré,
Séduit par la douceur de son flot azuré,
Ouvrant d'un doigt distrahit l'anneau qui la captive,
J'abandonne ma barque à l'onde qui dérive,
Je ne veux que raser dans mon timide cours
De ses golfes rians les flexibles contours,
Et, sous le vert rideau des saules du rivage,
Glisser en dérobant quelques fleurs au bocage.
Mais du vent qui se lève un souffle inaperçu
Badine avec ma voile, et l'enfle à mon insu ;
Le flot silencieux, sur la liquide plaine,
Pousse insensiblement la barque qui m'entraîne ;
L'onde fuit, le jour tombe, et, réveillé trop tard,
Je vois le bord lointain fuir devant mon regard.

On ne lira pas sans moins d'intérêt quelques vers extraits de la réponse de M. Casimir Delavigne à cette épître de M. de Lamartine. Ces deux jeunes poètes, également distingués par leur talent, ne semblent rivaliser que dans les émotions touchantes que leurs poésies inspirent.

Que j'aime le tableau de ta barque incertaine
Cédant en vers si doux au souffle qui l'entraîne !
Au gré des flots mouvans, par la brise effleurés,
Sous nos deux pavillons nous voguons séparés.
Mais, quel que soit le bord où tende notre audace,
Pour nous montrer du doigt l'écueil qui nous menace,
Nous saluer d'un signe et d'un regard ami

Laissons tomber la rame élevée à demi ;
 Demandons l'un pour l'autre une mer sans orage ,
 Un ciel d'azur , un port au terme du voyage ,
 Un vent qui nous y mène , et , propice à tous deux ,
 M'apportant tes souhaits , te reporte mes vœux.

.....
 Viens , et , sans condamner nos cultes différens ,
 Viens aux pieds des deux sœurs échanger nos sermens.

.....
 Et dans un même temple à deux autels voisins ,
 Offrons nos dons divers sans désunir nos mains.

VARIÉTÉS.

LADY ESTHER STANHOPE.

On a sans doute entendu parler de cette dame, qui s'est rendue, par sa beauté et par sa sagesse, chef d'une tribu d'Arabes dans les déserts de la Syrie, sur laquelle elle règne avec une autorité *absolue*. On a reçu depuis peu des nouvelles de cette femme extraordinaire, que sa famille, riche et puissante, tâche en vain de rappeler en Europe. Les deux capitaines *Irby* et *Mangles* s'étaient chargés de lui porter des lettres et des livres, et, dans ce dessein, s'étaient rendus de *Jaffa*, qui est dans l'intérieur du pays, jusqu'au lieu de sa résidence ordinaire, vieux monastère nommé *Mar Elias Alza*, situé à une lieue et demi de Saïde; là ils apprirent que cette souveraine était allée à *Jéba*, dans l'intérieur des montagnes. Les deux Anglais lui envoyèrent les lettres et les livres dont ils étaient porteurs, et lui demandèrent en même tems, par écrit, la permission d'aller lui rendre leurs devoirs en personne; mais elle leur fit répondre qu'elle s'était fait une loi de ne jamais souffrir un Anglais auprès d'elle. Les deux capitaines apprirent qu'elle était toujours vêtue d'un habit d'homme à la turque, que le peuple l'adorait, et qu'on ne tarissait point sur la beauté et la magnanimité de cette princesse.

(Extrait du Journal des Voyages de M. Verneux.)

THÉÂTRES.

UN VOYAGE A PONTOISE.

Non, non, mon cher; j'aurais beaucoup de plaisir à t'accompagner; mais je ne le puis. — Tu me fais rire!... Ne semble-t-il pas que tu aies tant à faire!... nous serons de retour ici ce soir; tu le sais, il n'y a que sept lieues de Paris à Pontoise. — Oui, et sept lieues de Pontoise à Paris. — Oh! comme tu le dis, je le sais; car on m'a bercé avec cela... mais c'est égal. Le *Petit Courrier des Dames* va paraître demain cinq, je n'ai pas encore donné mon article *Théâtre*. (J'ai une bonne raison pour cela, c'est qu'il n'est pas fait.) La directrice me traite déjà en elle-même, j'en suis sûr, de paresseux, de flaneur.... — Allons, je vois avec plaisir qu'elle te rend justice. — Eh bien! tu es aussi dans l'erreur... Mais je ne veux parler de rien que je ne l'aie vu, et, comme je me suis chargé seul de cette tâche... — Tu veux la remplir en conscience? Tu ne feras jamais un journaliste!... Mais ce n'est pas une raison pour me refuser. Je vais chez une de mes tantes dont c'est aujourd'hui la fête (Ste-Monique); je t'installe, en arrivant, dans une chambre, je te donne tout ce dont tu auras besoin pour écrire... — Mais le prote, le compositeur vont se plaindre, si je ne leur donne la copie que ce soir; ils se fâcheront même, et ils n'auront pas tort. — Oh! que non; ils ont de trop bons caractères pour cela.... Et aussitôt mon ami m'entraîne, me fait monter en voiture, et nous voilà sur la route de Pontoise, ville si célèbre par les charades que son nom a fournies, par les veaux qui font une des branches de son commerce, et enfin par un énorme mûrier, que tous les étrangers y vont visiter. Nous étions, mon ami et moi, dans le cabriolet d'une personne de sa connaissance, qui, avant de le renvoyer par son domestique, l'avait offert à mon ami. Mais j'abrège, et je passe de suite à notre retour. Nous le fîmes par la voiture publique. On a déjà dit qu'il n'y avait pas de liaisons plus promptes que celles que l'on fait en diligence; et, jeu de mot à part, rien n'est plus vrai. Nous étions à peine à un quart de lieue de la ville, et nous avions déjà fait connaissance avec nos compagnons de voyage. Nous apprîmes donc que les deux gros hommes qui occupaient le fond de la voiture, étaient deux négocians en farine: ils se rendaient à Paris pour la halle du mercredi, et l'un d'eux reconduisait en même tems à sa pension une jeune et jolie personne, sa fille, qui venait de passer les fêtes de Pâques dans sa famille. La banquette du milieu était occupée par une riche fermière, surchargée de bijoux et de dentelles, et deux de ses fils, dont l'aîné, bien qu'élégamment vêtu, attestait par son air et ses manières que depuis à peine une année il avait quitté son pays natal, pour entrer pensionnaire dans un magasin de nouveautés, à Paris; l'autre, âgé d'environ dix-huit ans, indiquait par sa mise qu'il exerçait le noble état d'agriculteur, mais non sans regret, à en juger par les regards qu'il jetait sur son frère. Enfin, la banquette

du devant était occupée par mon ami et moi, plus, une jeune et jolie petite Marton, qui revenait de la noce d'une de ses sœurs. — Vous êtes restée peu de tems au pays, Mlle Agathe, lui dit la fermière. — Oh! j'y suis resté encore assez pour m'ennuyer! et puis d'ailleurs Madame joue ce soir, je ne pouvais pas faire autrement que de revenir. — Votre maîtresse est donc au théâtre? reprit notre commis marchand; en ce cas vous êtes bien heureuse, vous pouvez aller au spectacle tant que vous voulez!.... Ce soir, ajouta-t-il en s'adressant à son frère, je t'y conduirai. — Jean-Louis n'aura pas ce tems-là, dit aussitôt la fermière: il a plusieurs pratiques à voir. — Il les verra demain, et vous y viendrez avec nous. — J'irais bien tout de même!.... mais ce que je n'aime pas, c'est qu'il y a toujours des gens qui sifflent. — Que voulez-vous, lui répondit son fils aîné, c'est un droit qu'on achète en payant (1)! et notre jeune homme aussitôt de se redresser, tout fier de ce qu'il venait de dire. — C'est égal, dit alors un des gros hommes au fond de la voiture; s'ils achètent ce droit-là, ils ne devraient pas au moins en être si prodigues. J'étais samedi dernier à l'Odéon, et, grâce aux siffleurs, Mlle Georges a quitté la scène, et la tragédie n'a pas été finie. Savez-vous, Messieurs, ce que cette aventure-là est devenue, ajoute-t-il, en adressant la parole à mon ami et à moi. — Monsieur va vous le dire, reprit aussitôt mon ami en me désignant; il va même vous mettre au courant de tous les spectacles pour peu que cela puisse vous intéresser. — Oh! oui, oui!.... s'écrièrent mes compagnons de voyage; cela nous distraira en chemin. — Messieurs, mon ami a fait une plaisanterie, et je vous prie de ne pas exiger.... — Si, si!.... parlez-nous-en, dit alors la gentille et vive soubrette. Si monsieur était journaliste, je ne l'en prierais pas à cause de ma maîtresse, ou je lui demanderais quel est son journal pour savoir si Madame y est abonnée; avec ces messieurs-là, quand on ne s'abonne pas à leurs journaux, on ne risque rien. — Oh! mon ami n'est pas comme cela. — Eh bien! nous l'écoutons, s'écrièrent plusieurs voix.... J'eus beau vouloir m'en défendre, il m'en fut impossible; je commençai donc ainsi ma revue des théâtres.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. *L'École des Vieillards*, *l'École des Bourgeois*. Ce théâtre ouvrit deux écoles dans la soirée de vendredi; mais les leçons ne furent pas données par des écoliers: Talma, Mlle Mars, Devigny et Armand jouaient dans la première pièce. On sait avec quel ensemble de perfections cet ouvrage est représenté. Talma et Mlle Mars ont été redemandés à la chute du rideau, comme de coutume. *L'École des Bourgeois* vint ensuite, et les spectateurs se sont montrés juges éclairés en applaudissant les acteurs qui jouaient dans cette pièce, lorsqu'ils venaient d'entendre leurs demi-dieux. Mlle Dupont est une excellente soubrette, et pourtant elle était émue avant d'entrer en scène: cela fait l'éloge de sa modestie et de son talent. Grandville, dans son rôle de bourgeois, a la rondeur et la bon-

(1) Historique.

homme convenables; la scène entre lui et Armand en marquis a fait le plus grand plaisir, ainsi que l'ensemble de la pièce.

GYMNASÉ DRAMATIQUE. Le directeur de ce théâtre a su profiter de la faute de celui des Variétés, en s'empressant d'engager Legrand, jeune acteur qui fait preuve de talents dans chacun de ses rôles, et que les Variétés ont laissé partir pour une année. Le *Leycester de Faubourg* est l'ouvrage dans lequel il a débuté samedi dernier. Ce Leycester grivois, parodie assez bien le véritable, mais au Gymnase il n'est pas chez lui. Malgré l'embarras d'un début, Legrand a fait rire; il a été fort bien secondé par les autres acteurs; vous me croirez facilement quand je vous aurai cité Mmes Grévedon, Déjazet, MM. Ferville et Klein.

Je vais maintenant vous parler du THÉÂTRE ROYAL DE L'ODÉON; non de l'événement de Mlle Georges, parce que je n'étais pas un des témoins de cette scène désagréable pour l'actrice et la plus grande partie des spectateurs; je vous dirai cependant un mot de Ligier, qui a débuté avec un grand avantage le même soir, m'a-t-on dit. La réputation déjà faite de cet acteur m'assure de la vérité de ce que je répète sur lui. — Ma foi, je ne suis pas un connaisseur, dit alors en m'interrompant le gros homme dont j'ai déjà parlé; mais je sais qu'il m'a fait bien plaisir; ce petit homme-là deviendra grand un jour... Mais pardon, Monsieur, continuez. — Pour moi, repris-je, j'ai vu le lendemain les *Vêpres Siciliennes* et le *Prologue* (la première pièce était jouée), et je me suis en allé satisfait, accompagné de plusieurs autres, car la salle était pleine.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. Le hasard m'a conduit hier à ce théâtre, et ce fut un bon hasard. La belle musique de *Fernand Cortez*, et la voix pure et expressive de Mme Grassari, ravissent toujours. Quant à Mlle Legallois, dans le ballet de *Nina*, un seul mot fera son éloge: elle parle si bien à l'âme par sa pantomime, qu'elle arrache des larmes aux spectateurs.

Pour aujourd'hui, je me proposais d'aller à l'ODÉON, entendre le *Barbier de Séville*, opéra sur le succès duquel je compte pour tout ce qui concernera l'exécution: mais monsieur m'a forcé de parler avec lui ce matin, et, en arrivant à Paris, je n'aurai seulement pas le tems de faire mon article sur les représentations dont je viens de vous parler. — Ce serait bien inutile, reprit mon ami, en me présentant une feuille de papier sur laquelle je vis une multitude de signes: voilà ta conversation sténographiée que je te transcrirai en caractères ordinaires à notre arrivée; tu feras pendant ce tems un petit préambule pour l'amener, et ton article sera fait. Je suivis ses conseils et son offre; mais je réclamerai l'indulgence de nos lecteurs, j'en ai besoin. En effet, je leur ai raconté cela comme en revenant de Pontoise.

E. de M.

A ce Numéro est jointe la Planche 216.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.